

TROISIÈME PARTIE

RÉUNIS

CHAPITRE PREMIER

LA PREMIÈRE ENTREVUE

Qu'il faisait bon par cette maussade journée d'automne, dans ce petit salon familial où se plaisaient Mlles de Montscorff !

Un grand feu de branches brillait dans l'âtre, en jetant de belles flammes d'or, traversées par des flammèches d'azur. Des gerbes de chrysanthèmes semaient leur note vive et gaie dans toutes les jardinières, et un léger parfum de violettes prouvait que le petit vase préféré posé à l'angle de la cheminée en contenait une jolie touffe.

Un rayon de soleil perçant les nuées, noires de novembre vint illuminer la table placée dans l'embrasement d'une des profondes fenêtres, où se penchaient les travailleuses qui s'étaient réunies pour achever certains vêtements destinés aux pauvres. La froide saison allait commencer, il fallait se hâter pour ne pas laisser souffrir les enfants et les vieux.

Mlle Irène tenait en ses mains longues et fines un bas de laine qu'elle tricotait pour un vieillard. Paule enseignait à Mireille un point de crochet pour terminer la petite camisole d'un nouveau-né ; Yvonne Le Thiennec, la gouvernante, cousait activement, ainsi que la gentille receveuse de Cléguer, Alice Rindon, qui avait profité d'un moment de répit à son bureau pour apporter son aide à ses amies.

La petite fille était ravissante de santé et de gaieté. Dans cette toilette blanche qui était sa parure favorite — Paul instinctivement l'habillait toujours de robes de cette nuance, — elle avait un charme infini, avec ses longues boucles brunes aux teintes chaudes et ses beaux yeux noirs si lumineux, maintenant que l'anémie avait été vaincue.

S'absorbant dans sa tâche, elle sut bientôt faire le point que Mlle de Montscorff lui montrait avec une patience vraiment maternelle.

— Tu as très bien compris, et cela ira tout seul, lui dit sa mère adoptive avec un sourire. Mais il ne faut pas t'appliquer outre mesure, tu termineras cette camisole demain. Prends ta poupée, chérie, et amuse-toi, tu l'as bien mérité.

Mireille secoua la tête mutine.

— Je voudrais l'achever auparavant, fit-elle ; tante Irène dit que l'hiver sera rude cette année, alors il faut nous presser afin que personne n'ait froid autour de nous.

Tout attendrie, Paule baisa le front pur qui s'attristait en pensant aux misères des autres, puis regarda sa sœur et leurs compagnes, une joie dans les yeux :

— C'est bien, petite Mireille, tu as un bon cœur, lui dit Alice ; ton ange gardien sera content de toi ; ce soir, il étendra, radieux, ses ailes soyeuses sur ta couche.

— Et sur la vôtre aussi, votre ange veillera, Mademoiselle Alice, dit l'enfant d'un air sérieux, car vous n'hésitez pas à venir nous rejoindre par ce vilain temps pour travailler aux choses des malheureux.

— Mon mérite n'est pas très grand, vois-tu, ma chérie, parce qu'il y entre un peu d'égoïsme : je me trouve si bien parmi vous ! Il est si triste d'être seule ! murmura-t-elle.

— Tant mieux ! fit la petite fille qui n'avait pas entendu la dernière phrase. De cette façon, vous resterez toujours à Cléguer.

Toutes rirent de cette conclusion.

— Laisse ce travail, petite courageuse, et va chercher ta poupée, reprit Paule.

Obéissante, Mireille monta dans sa chambre où sa fille reposait encore, sa journée ayant été trop remplie pour qu'elle eût pu s'en occuper.

— Quelle charmante petite nature ! s'écria Alice, on s'y attache chaque jour davantage !

— N'est-ce pas ? fit Paule ravie. Le temps me semble avoir des ailes depuis que cette jolie fillette est entrée au château. Quand je songe que sept mois se sont déjà écoulés depuis ce moment ! Je crois voir encore Mme Kerlan nous l'apporter si pâle, si frêle !

— Elle a changé, depuis cette époque, dit Mlle Irène. Si ceux qui l'ont abandonnée la retrouvaient aujourd'hui, ils ne la reconnaîtraient pas.

— Les soins assidus, la douce vie, le bon air pur, tout y a contribué, reprit Alice. Cette enfant vous doit beaucoup, Mesdemoiselles.

— Elle en est bien reconnaissante, dit Yvonne. Le soir, dans ses prières, quelles actions de grâce elle adresse au ciel en nommant sa mère et sa tante !

— Elle est remplie de cœur ! s'exclama Paule. Elle n'oublie pas davantage celle qui l'a relevée sur la route où l'avait jetée la méchanceté la plus noire. Si je pouvais savoir qui a commis cette action indigne !...

— Mireille n'a jamais parlé ? demanda Mlle Rindon.

— Non, jamais, et je ne l'interroge pas ; elle semblait souffrir de cette insistance. L'enfant est heureuse, c'est l'essentiel. Dieu se chargera de punir les criminels, car c'est l'être que d'abandonner à la merci des événements une pauvre petite innocente. Mais parfois je me demande si une mère désolée ne la pleure ! acheva la jeune femme rêveuse.

— Tu crois toujours qu'elle a été volée avant d'être délaissée ? lui dit sa sœur.

Avant qu'elle ait pu répondre, la sonnette de la porte d'entrée retentit légèrement.

— Bon, une visite ! s'écria Mlle Irène. Qui peut venir à cette heure ? Et les domestiques qui ne sont pas là !

— Voulez-vous que j'aille ouvrir, Mademoiselle, demanda Yvonne ?

— Allez, mon enfant, et faites entrer ici ; ce petit salon est plus hospitalier aujourd'hui ; puisque le grand est sans feu.